



## L'anti-utopie face à l'histoire : le cas de *Nineteen Eighty-Four*

Bonifas Gilbert

### Pour citer cet article

Bonifas Gilbert, « L'anti-utopie face à l'histoire : le cas de *Nineteen Eighty-Four* », *Cycnos*, vol. 4. (De la normalité), 1988, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/786>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/786>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/786.pdf>

### *Cycnos, études anglophones*

*revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice*

ISSN 1765-3118      ISSN papier 0992-1893

#### AVERTISSEMENT

*Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.*

*L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.*

*Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.*

# EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

"L'anti-utopie face à l'histoire:  
Le cas de *Nineteen Eighty-Four*" \*

Gilbert Bonifas  
Université de Nice.

L'utopie est l'ennemie de l'histoire. Hanté par le souvenir de commencements paradisiaques, d'un Age d'or évanoui, l'homme rêve de sortir de l'histoire qui le contraint à une lutte incessante pour survivre et qui charrie souffrance, décrépitude et mort. De sorte que les systèmes utopiques sont quasiment tous fondés sur la croyance que ce n'est que lorsque l'histoire sera parvenue à son terme que les hommes pourront à nouveau vivre dans une cité idéale, dans une eu-topie, nécessairement hors du temps et de l'histoire puisque cette dernière est flux, convulsions, perpétuelle mutation alors que par définition l'eu-topie est immuable<sup>1</sup>.

Toutes les utopies ont pour ambition d'échafauder des sociétés qui ne pourront plus connaître aucune histoire au sens où nous entendons habituellement ce terme, c'est-à-dire "une production d'événements qui s'accumulent le long d'un temps linéaire et irréversible"<sup>2</sup> selon "la loi du hasard et de l'imprévisible"<sup>3</sup> et qui génèrent "conflits" et "tensions"<sup>4</sup>. Puisque l'histoire est source de tourments, elle est forcément l'antithèse de l'utopie et en conséquence cette dernière, comme le souligne Bronislaw Baczko, "vise...à supprimer la dimension historique de l'existence humaine et à éliminer jusqu'au temps de l'histoire"<sup>5</sup>. L'utopie et l'histoire sont en fait incompatibles. Même si l'on est disposé à concéder qu'il y a dans l'utopie (et notamment dans l'utopie wellsienne) place pour un certain changement, un certain progrès, cela ne signifie pas que l'histoire y poursuit son cours. Tout au plus aura-t-on une histoire autre, une histoire nouvelle, "celle du bonheur et des lumières conjugués", qui "ne connaîtra plus de méandres ni d'accidents", qui ne sera que "manifestation et confirmation de la loi du progrès"<sup>6</sup>. L'utopie donc, où l'on passe sans conteste du gouvernement des hommes à l'administration des choses, pour reprendre le mot de Saint-Simon, est bien le stade ultime de l'histoire, de notre histoire. Elle peut, pendant un certain temps, donner l'impression du mouvement, mais en tant qu'utopie elle est destinée à atteindre la perfection et ne peut donc éviter de se figer à plus ou moins brève échéance dans un présent éternel<sup>7</sup>.

D'aucuns feront remarquer que la stase n'est pas un prix trop élevé pour une existence enfin délivrée des maux quotidiens. A quoi bon l'histoire si elle n'apporte que la détresse? Mais l'immutabilité ne serait-elle pas, elle-même, source d'horreur? A cette question Orwell, à la suite d'Huxley, répond par l'affirmative, à cette différence près que pour lui la principale menace que fait planer l'utopie n'est pas l'éventualité d'un hédonisme obligatoire, infantilisant et éternel dans une super-société de consommation répugnante, mais le règne d'un nouveau et indestructible Léviathan —aux alarmes de *Brave New World* ont succédé les terreurs de *Nineteen Eighty-Four*.

Si Orwell, en effet, commença sa carrière d'anti-utopiste en tenant des propos anti-hédonistes, ce qui va surtout le préoccuper après 1937 ce sont les effets pervers de l'utopie socialiste. A partir de cette date, il insiste fréquemment sur le fait que les socialistes ont oublié au vingtième siècle "the old, equalitarian version of Socialism"<sup>8</sup> et finalement, sous les formes du stalinisme et du nazisme, ont bâti des sociétés de type esclavagiste susceptibles de durer éternellement. Ce

qui l'épouvante dans *Mein Kampf*, c'est qu'Hitler envisage la création d'un "horrible brainless empire in which, essentially, nothing ever happens" (*CEJL* 2:13) et en 1945 il estime que "we may be heading... for an epoch as horribly stable as the slave empires of antiquity" (*CEJL* 4: 9). Dans ces deux citations le gel de l'histoire est qualifié d'horrible; or en 1984 aussi l'histoire est pétrifiée. Dans ce monde de cauchemar qu'est l'Océania elle n'a plus droit de cité. Dès lors il devient intéressant d'étudier les réactions de celui qui est le prisonnier de cet univers concentrationnaire —Winston Smith, qui n'est que le porte-parole de son créateur. Elles devraient nous apprendre beaucoup, à la fois sur Orwell lui-même et sur l'anti-utopie en général face à ces deux problèmes majeurs de la destinée humaine que sont le temps et le bonheur.

La société décrite dans le roman d'Orwell est bien, en dépit des apparences, une utopie —et pas seulement parce qu'elle est située dans un temps futur. Elle est eu-topie, même si pour la quasi-totalité de ses membres elle est un lieu d'oppression, car du point de vue de ses maîtres —qui seuls comptent— elle est une nouvelle version de l'Eden. Pas un paradis matériel certes —les membres du parti intérieur sont plein de mépris pour les "stupides utopies hédonistiques" du passé<sup>9</sup> —, mais un paradis psychique. Nulle autre forme de société ne pourrait leur procurer une telle exaltation, une volupté aussi aiguë, des jouissances aussi illimitées —et éternelles:

But always... always there will be the intoxication of power, constantly increasing and constantly growing subtler. Always, at every moment, there will be the thrill of victory, the sensation of trampling on an enemy who is helpless (*NEF* 273-274)

Le parti, en effet, a réussi là où toutes les élites qui l'ont précédé ont échoué: ayant pris le pouvoir, il est parvenu à figer l'histoire et a mis un terme au chassé-croisé jusqu'alors inéluctable entre les couches supérieures et moyennes de la société. Il a adopté toutes les mesures qui s'imposaient pour pétrifier le temps et empêcher l'apparition de conflits, c'est-à-dire le renouveau de l'histoire, car le parti n'ignore pas que si l'histoire reprenait son cheminement il serait tôt ou tard renversé en vertu de la loi incontournable de la circulation des élites qu'à la suite de Pareto et de Mosca, Goldstein évoque dans son livre. L'histoire vraie a donc abandonné l'Océania ou, plus exactement, en a été évacuée et a été remplacée par une histoire idéale et modèle dont la mission est de rendre totalement impossible le retour au temps continu de l'histoire réelle. Et de même que s'il y a progrès dans ce qu'on pourrait appeler l'utopie heureuse, ce ne peut être que vers davantage de bonheur, dans l'utopie inversée de 1984 le seul progrès possible est vers davantage de souffrance. Dans un cas comme dans l'autre le futur ne sert qu'à confirmer le présent immuable où sont cantonnés les habitants de l'utopie.

C'est pourquoi la rébellion de Winston ne peut se dérouler que dans une perspective visant à réintroduire l'histoire réelle dans l'univers de 1984, car il est clair que seule l'histoire qui est "renouvellement incessant, inattendu, imprévisible"<sup>10</sup>, pourra déstabiliser le régime utopique de l'Océania et mettre fin à l'immobilisme imposé par le parti. Une fois cela acquis, tout redeviendra possible. C'est ce qui explique que Winston ne se contente pas de retrouver une mémoire par l'achat de reliques de l'époque pré-révolutionnaire. Son action doit être plus franchement politique —et il en a parfaitement conscience lorsqu'il émet le regret de ne pas avoir conservé la photo prouvant que Jones, Aaronson et Rutherford n'étaient pas là où le parti disait qu'ils se trouvaient au moment de leur "trahison",

car elle aurait pu semer le trouble dans quelques esprits (*NEF* 159-160). En fait Winston n'a guère le choix des armes et des méthodes, car tant que l'Océania demeurera une société fermée, isolée, aucun contre-pouvoir culturel ne pourra mettre en question la vue-du-monde du parti. A l'extérieur il y a bien la guerre, mais tout paraît y être prévu d'avance, y compris le résultat des opérations militaires. Il est significatif que tout à la fin du livre, alors que les armées eurasiennes paraissent avoir, pour une fois, accompli une percée majeure en Afrique australe, qui est une partie intégrante du territoire de l'Océania, Winston, pourtant totalement défait par le parti, possède encore suffisamment de lucidité pour se rendre compte que la nouvelle (si elle est vraie) signifie une intrusion brutale de l'histoire dans le monde clos de l'Océania — ce qui rend à nouveau l'avenir incertain et permet donc d'espérer: "It might mean anything: defeat, breakdown, the redivision of the world, the destruction of the Party!" (*NEF* 296). Ce n'est plus ce qu'il souhaite, mais du moins a-t-il encore parfaitement conscience de la seule façon de mettre un terme à la tyrannie du parti — par la réinsertion de situations conflictuelles, d'antagonismes politiques, dans les structures de la société océanienne. De là ses efforts antérieurs pour s'enrôler dans la Fraternité et son refus de se contenter comme Julia d'un bonheur clandestin qui leur permettrait de survivre plus longtemps. Cela, pour Winston, ce serait uniquement prolonger "a present that had no future" (*NEF* 156) et, significativement, ce n'est pas ce qu'il veut. Son désir, en fait, est de se couler dans le temps, de s'intégrer à un mouvement fondé sur la durée et ayant une mission historique — préparer, au fil des générations, la révolution qui mettra fin à l'utopie:

One can imagine little knots of resistance springing up here and there — small groups of people banding themselves together, and gradually growing, and even leaving a few records behind, so that the next generation can carry on where we leave off (*NEF* 160)

Le passage soudain et assez peu grammatical à la première personne du pluriel à la fin de cette citation est très révélateur de la volonté de Winston d'échapper à sa prison utopique pour, semble-t-il, devenir un homme de l'histoire. Il ne serait pas impossible de s'en tenir là et de conclure hâtivement que l'utopiste est l'homme de l'immuable et de l'éternel, alors que le contre-utopiste opte pour l'histoire et le mouvement<sup>11</sup>. Si l'on poursuit cependant l'analyse de *Nineteen Eighty-Four* on s'aperçoit qu'en réalité les choses ne sont pas aussi simples et que Winston Smith en particulier est loin d'être un dynamitero aussi déterminé qu'on pourrait le croire de l'utopie — de toutes les utopies.

Mais d'abord que peut-on entendre exactement par homme de l'histoire? Gilles Lapouge, dans *Le singe de la montre*, donne la définition suivante: "l'homme de l'histoire se voue à la métamorphose, au torrent. Il accepte pêle-mêle les images radieuses ou sordides, les culs-de-basse-fosse et le lyrisme, l'espérance et le malheur, les excès de la liberté, l'incohérence"<sup>12</sup>. L'homme de l'histoire, autrement dit, est un historiciste si l'on adopte la définition que Benedetto Croce donne de ce terme polysémique dans *L'histoire comme pensée et comme action*: "En son acception scientifique le terme 'historicisme' exprime l'affirmation que la vie et la réalité sont histoire et rien d'autre qu'histoire"<sup>13</sup>. Cet "historicisme absolu"<sup>14</sup> nie donc qu'il puisse y avoir au-dessus du monde de l'histoire "une réalité rationnelle et parfaite", refuse de se revêtir, à l'inverse de l'historicisme marxiste, d'une dimension téléologique et substitue totalement, comme le souligne Raymond Aron, le mythe du devenir au mythe du progrès: "La vie n'a pas pour essence et pour but la réconciliation totale, mais une action sans cesse renouvelée,

un effort jamais achevé"<sup>15</sup>. On a là une philosophie de l'histoire qui devrait convenir à tous ceux qui sont revenus de l'utopie. Puisque l'histoire, lorsqu'on la charge de mener à un nouvel Age d'or, débouche en général sur un enfer (consommériste ou totalitaire, peu importe), mieux vaut une histoire qui ne soit qu'une succession d'accidents arbitraires ne répondant à aucun schéma préétabli. Le mal y alternera certes avec le bien, mais au moins, par cette imperfection, l'homme gagnera en liberté et aura la certitude que rien n'est jamais définitivement perdu. L'anti-utopiste devrait donc glorifier l'action comme un bien en soi puisqu'elle seule peut garantir que le cours de l'histoire ne se figera jamais et que l'aventure des hommes continuera. Il devrait adopter ce qu'on pourrait appeler un vitalisme historique et, fort de ses malheureuses expériences, ne pas se mettre à son tour à tirer des plans sur la comète — se contentant de lutter contre l'utopie pour relancer l'histoire, adviene que pourra. C'est un peu ce que fait le Sauvage de *Brave New World* jusqu'à ce qu'il succombe aux charmes pastoraux du Hampshire à la fin du roman, mais est-ce bien l'attitude de Winston en dépit de sa haine du parti? Nous avons vu plus haut que Winston est conscient du fait que seule une action politique pourra renverser le parti et qu'il est prêt à travailler dans et pour le temps. En théorie du moins. Dans la pratique on peut avoir des doutes et la question qui se pose est de savoir non pas si le parti peut être vaincu, mais si Winston, qui est le représentant de l'anti-utopie, est intellectuellement, moralement et idéologiquement équipé à la fois pour lutter contre le parti et, en cas de victoire, accepter le mouvement de l'histoire, vivre l'histoire.

On obtient la réponse à cette question si l'on se penche sur la vision qu'a Winston des prolétaires et sur ses brefs contacts avec celui qu'il croit être l'un des chefs de la Fraternité. Winston a en fait deux visions des prolétaires dans le roman. La première est tout à fait conforme à une conception historiciste de l'histoire. Elle consiste à faire des prolétaires des activistes. Winston est persuadé que les ouvriers de 1984 sont les mieux placés pour renverser le régime. Après tout ils représentent 85% de la population et s'ils se révoltaient personne ne pourrait les arrêter. On a beaucoup reproché à Orwell d'avoir dépeint, et à Winston d'avoir vu, les prolétaires comme une masse anonyme, passive et sans cervelle — d'avoir utilisé une imagerie animale ou même végétale peu flatteuse et dépréciatrice qui, selon les critiques marxistes du roman, ôte toute valeur révolutionnaire aux prolétaires. Pourtant c'est cela qui fait la valeur historiciste de ces derniers. Grâce à leur ignorance, ils ont échappé à toute enrégimentation et réagissent exclusivement selon leurs instincts qui un jour les pousseront inévitablement à la révolte. C'est ce qu'implique Winston lorsqu'il crie à O'Brien: "In the end they will beat you. Sooner or later they will see you for what you are, and then they will tear you to pieces" (*NEF* 275). La mission des prolétaires serait donc non pas de mettre un terme à l'histoire comme dans la théorie marxiste, mais au contraire de libérer l'histoire. Ils n'ont aucun plan pour une société future et c'est tant mieux. Nous sommes bien en plein activisme historique.

Malheureusement ce n'est pas là la seule vision qu'a Winston des "prolos" dans le roman et c'est à cet instant qu'il faut noter l'effet néfaste de certaines interférences parasites sur son vitalisme: d'une part l'ouvriérisme d'Orwell qui le conduit à assurer sans cesse, tout au long de son oeuvre, que la société idéale est celle qui est bâtie sur les valeurs non retouchées du prolétariat et d'autre part l'influence indéniable du marxisme sur sa pensée — les deux se combinant pour l'inciter à attribuer aux prolétaires de l'Océania un rôle politique plus déterminant encore que simplement celui de dynamiter le parti et qui n'a plus grand-chose à voir avec l'historicisme absolu tel que le définit Croce. Il s'agit ni plus ni moins

pour les prolétaires que de bâtir une cité nouvelle. Winston est certain que la conclusion du livre de Goldstein doit être que l'avenir appartient aux ouvriers et il est convaincu que ces derniers construiront un monde égalitaire, c'est-à-dire qu'ils mettront fin à la conception cyclique de l'histoire que détaille Goldstein dans le chapitre premier de son livre et qui les voit toujours perdants. La mission des prolétaires est donc de faire redémarrer l'histoire, mais pour un temps seulement, pour atteindre un port qui sera plus humain et plus juste. Nous sommes dès lors en pleine utopie communiste. Le vitalisme historique dont les prolétaires étaient porteurs est oublié, et se repose en conséquence le problème de l'utopie et de l'immuabilité du temps. Les prolétaires mettent fin à une utopie pour en ériger une autre d'où toute tyrannie aura été chassée, mais où certains individus risquent bien d'étouffer d'ennui à l'instar du "vieux grincheux" dans l'arcadie anarcho-marxiste des *Nouvelles de nulle part*. Le problème majeur pour l'anti-utopiste, celui des effets pervers de l'immobilisme, s'est déporté, mais il demeure dans toute son acuité.

En réalité, ces contradictions concernant le rôle des prolétaires révèle que l'ardeur historiciste de Winston est des plus faibles. Outre l'ouvriérisme de son créateur, cela tient au fait que ce dernier était un être profondément moral, le produit, comme tous les occidentaux selon lui, d'une culture libérale et chrétienne fondée sur le respect de certains critères éthiques extérieurs à l'homme et donc immuables. Dans l'optique libérale et chrétienne, il y a des choses qui ne se font pas, quelles que soient les nécessités de la politique et l'horreur du monde moderne, pour Orwell, s'expliquait, précisément, par le fait que plus personne depuis 1918 (sauf le peuple) ne respectait ce code moral, ce qui ne pouvait conduire qu'à une spirale de la violence. En février 1938, il écrivit par exemple:

If someone drops a bomb on your mother, go and drop two bombs on his mother. The only apparent alternatives are to smash dwelling houses to powder, blow out human entrails and burn holes in children with lumps of thermite, or to be enslaved by people who are more ready to do these things than you are yourself; as yet no one has suggested a practicable way out (CEJL 1: 296)

Le dilemme d'Orwell en 1938, c'est celui de Winston en 1984 —dilemme que ce dernier ne parvient pas à résoudre et qui, en conséquence, le laisse désarmé et impuissant face à l'Etat utopique qui lui n'a aucun scrupule à faire usage de la violence. Quand Winston rend visite à O'Brien, ce dernier lui demande (et il accepte) d'accomplir d'horribles actes de terrorisme pour renverser le parti. Plus tard, pendant les séances de torture, O'Brien utilisera un enregistrement de leur conversation pour réduire à néant les prétentions de Winston à une supériorité morale sur ses bourreaux. Et Winston ne saura répondre. De manière très révélatrice de son état d'esprit, il ne parviendra pas à retrouver l'argument qu'il avait, lors de son entrevue avec O'Brien, placé dans la bouche de ce dernier et qui était en fait une façon pour lui de rationaliser le choix d'une action politique indispensable bien que peu agréable, "This is unavoidable", his voice seemed to say; this is what we have got to do, unflinchingly. But this is not what we shall be doing when life is worth living again" (NEF 180). Winston sera même incapable de rétorquer à O'Brien qu'entre une violence qui s'exerce temporairement au nom de la liberté, et une violence pratiquée par plaisir sadique de manière permanente il y a une différence qui n'est pas seulement de degré, mais de nature. Manifestement le contre-utopiste orwellien ne peut tolérer très longtemps une vue a-morale de la politique et il préfère chasser de sa conscience et de sa mémoire tout ce qui fleurit

un peu trop la *Realpolitik*. Il est donc impensable que même dans les cachots du Ministère de l'Amour Winston puisse avancer, pour contrer O'Brien, l'argument historiciste qui serait certainement qu'il est impossible et peu souhaitable de transcender l'histoire et que la fonction historique d'un événement suffit à le justifier. Aucun Bien ne saurait résulter d'un Mal, semble-t-il, et c'est sans doute ce qui explique qu'il n'y ait pas le moindre poseur de bombes en Océania où il doit bien y avoir quelques autres dissidents et où les attentats isolés paraissent encore possibles puisque Julia en parle comme d'une forme de révolte envisageable: "the party was invincible... You could only rebel..., at most, by isolated acts of violence such as killing somebody or blowing something up (*NEF* 157). C'est surtout ce qui rend parfaitement vaine la tentative faite par Winston pour rallier la Fraternité. Même si celle-ci existait vraiment, que pourrait-il y faire avec un tel état d'esprit et une fibre morale aussi hypertrophiée? L'histoire ne peut être délivrée de ses fers que par des méthodes drastiques, mais si l'anti-utopiste se refuse à les employer, l'utopie a bien l'éternité devant elle. C'est pourquoi, si le vitalisme historiciste de Winston est des plus spasmodiques, son défaitisme, par contre, est omniprésent dès les premières pages du livre.

Il faut se rendre à l'évidence. Winston, en dépit de ses diverses manifestations de révolte (l'achat de bibelots, la rédaction d'un journal privé, la location d'une chambre) n'est pas un activiste. Il ne parvient pas à avoir, et surtout à nous fournir, durablement une vision dynamique de l'histoire. Dès lors la question qui se pose est: Orwell veut le changement certes, parce qu'il faut bien échapper au régime de l'*Ingsoc*, mais ce changement est-il destiné à réintroduire à jamais l'action, le choix, le mouvement dans la vie des hommes, en un mot est-il une fin, ou n'est-il qu'un moyen pour gagner des eaux plus tranquilles? Winston et son créateur ne seraient-ils pas en quelque sorte des utopistes qui s'ignorent? La réponse à cette question nous est fournie par une étude des dimensions spatiales de la révolte de Winston.

Que veut Winston? En premier lieu détruire l'utopie océanienne. Cela étant, il ne revendique pas, comme le Sauvage dans *Brave New World*, le droit d'être malheureux. Au contraire, il réclame son droit au bonheur<sup>16</sup>, c'est-à-dire à l'utopie. Et à en juger par le rêve qui le hante, celui du pays doré (expression qui fait inmanquablement penser à l'Age d'or) où une jeune fille se devêt d'un geste ample, spontané et libre (on songe à Eve, nue dans le jardin d'Eden), il est clair que l'utopie recherchée par Winston est une arcadie adamique — ce qu'il veut découvrir c'est beaucoup plus un refuge contre l'utopie océanienne qu'un moyen d'abolir toutes les utopies. Non pas que le primitivisme, que l'on peut aisément assimiler à une force vitale, ne soit pas une arme efficace contre l'utopie. Dans *Nous autres* de Zamiatine, par exemple, de la nature qui entoure la cité utopique émane une énergie dionysiaque qui achève de faire de D.503 un rebelle et à la fin du roman cette nature — par l'intermédiaire des Mephis, ces hommes revenus à l'état sauvage — fait irruption dans la cité idéale du Bienfaiteur et pourrait bien l'anéantir, mettant ainsi fin à ce que Zamiatine appelle l'entropie de l'état utopique et rétablissant le "mouvement perpétuel" car les contre-utopistes de *Nous autres* savent qu'on ne doit pas arrêter le temps. Comme l'apprend I.330, la tentatrice, à D.503: "Il n'y a pas de dernière révolution... la dernière c'est pour les enfants: l'infini les effraie"<sup>17</sup>. Le primitivisme n'est donc pas incompatible avec l'histoire, mais dans *Nineteen Eighty-Four* la jungle sauvage et troublante de Zamiatine a cédé la place à la paisible campagne anglaise qui se révèle finalement être le pays doré dont rêvait Winston. Or cette campagne n'a aucun pouvoir dynamisant. Loin d'inciter à l'action, elle offre un havre de repos rousseauiste. Au sein de la nature

Winston et Julia redécouvrent le paradis terrestre, sortent du temps au lieu de relancer sa marche. Dans leur clairière entièrement close par un rideau d'arbres, Winston et Julia sont revenus à la matrice. Etrange situation pour un combattant de l'anti-utopie et la suite de l'intrigue ne fait qu'accroître le paradoxe. Ne pouvant toujours se voir au sein de la nature, Winston et Julie finissent par louer la chambre de M. Charrington. Dans la société de *Nineteen Eighty-Four* la chambre est elle-même un univers à part, une authentique eu-topie au coeur d'une utopie dévoyée (elle est située hors du temps avec un mobilier datant d'avant la révolution et hors de l'espace puisqu'elle se trouve dans une zone qui est en principe *terra incognita* pour les membres du parti). Cette micro-utopie, par ce qu'y font Winston et Julia —l'amour et du vrai café— est très clairement reliée à un mode de vie pré-révolutionnaire.

Mieux encore, Winston, en voyant la pièce imagine que l'on y menait une existence remontant à une époque bien antérieure à la révolution et que d'autres écrits d'Orwell permettent d'identifier comme étant le début du vingtième siècle: "It seemed to him that he knew exactly what it felt to sit in a room like this, in an armchair beside an open fire with your feet on the fender and a kettle on the hob" (*NEF* 100). Il s'agit là d'une citation importante. Elle révèle d'abord, par ses connotations positives de confort, de paix, de tranquillité, que la vie était plus agréable avant la révolution. Mais plus significatif encore, on a là une image de l'utopie orwellienne, une vision de la meilleure vie qu'Orwell ait jamais pu imaginer —celle de la fraction la plus aisée de la classe ouvrière (ainsi que de la toute petite bourgeoisie) à l'époque édouardienne. C'est une vision qui apparaît déjà dans *Coming Up for Air* et de façon plus frappante encore à la fin de la première partie de *The Road to Wigan Pier*. Après avoir consacré plusieurs chapitres à la misère dans laquelle vit la classe ouvrière dans le nord de l'Angleterre, Orwell conclut par une évocation de l'existence idéale —elle qu'il l'a connue essentiellement pendant son enfance. La description est trop longue pour être citée ici, mais à un certain moment elle fait inmanquablement penser au passage ci-dessus de *Nineteen Eighty-Four*. Le meilleur moment, écrit Orwell, se situe

on winter evenings after tea, when the fire glows in the open range and dances mirrored in the steel fender, when Father, in shirt-sleeves, sits in the rocking chair<sup>18</sup>.

Une telle nostalgie —le narrateur nous dit que la vue de la pièce "had awakened in him (Winston) a sort of nostalgia" (*NEF* 100)— ne peut que conduire à un désir d'immobilisme une fois ce paradis reconquis. C'est ce qui ne manque pas de se produire avec Winston et Julia. La chambre est un "paradis" (*NEF* 154); ils y ont "the illusion not only of safety but of permanence" (*NEF* 156) et pour Winston la pièce est "félicité, éternité" (*NEF* 190). Il peut bien y parler de temps en temps de la nécessité de renverser le régime, il n'empêche que lorsqu'il contemple le presse-papier ce n'est pas une envie d'action qu'il éprouve: "The paperweight was the room he was in, and the coral was Julia's life and his own, fixed in a sort of eternity at the heart of the crystal" (*NEF* 151). Or Winston n'a pas toujours eu cette réaction en face du presse-papier. Lorsqu'il l'achète, le presse-papier qu'il définit lui-même comme "a little chunk of history" (*NEF* 150) que le parti n'a pas encore anéanti, éveille en lui l'homme de l'histoire qui s'accomplit par l'action, indépendamment des conséquences de cette dernière:

Yes, he thought again, he would come back. He would buy further scraps of



beautiful rubbish. He would buy the engraving... He would drag the rest of that poem out of Mr Charrington's memory. Even the lunatic project of renting the room upstairs flashed momentarily through his mind again. For perhaps five seconds exaltation made him careless (*NEF* 104).

Cette exaltation, bien sûr, c'est l'idée d'un retour de l'histoire et dans l'histoire, d'une reprise en main de son propre destin, qui la procure à Winston. Mais cette griserie existentielle ne dure que cinq secondes, et dans la chambre de M. Charrington, donc, la contemplation du presse-papier n'est plus une incitation à l'activisme, mais conduit au contraire à désirer le bonheur dans l'immuabilité, en dehors du devenir. Le "monde minuscule" que Winston croit voir "au coeur du cristal" est lui-aussi une utopie; c'est également une matrice que Winston voudrait réintégrer pour ne plus avoir à en sortir, pour ne plus avoir à faire face. Rien ne saurait mieux rendre l'ambivalence des rapports de l'anti-utopiste avec l'histoire et sa fascination pour l'utopie que cette symbolique fluide et mouvante du presse-papier. Dans *Nineteen Eighty-Four* il se peut que Winston Smith soit à la recherche de l'histoire, mais à en juger uniquement par les éléments figurant dans le roman, la conclusion à laquelle on parvient c'est que sa quête aboutit à la volonté de transcender, d'une manière bien sûr différente de celle du parti, l'histoire et de se retirer du temps de l'histoire.

On est amené ainsi à considérer que si l'anti-utopiste est à l'origine un homme authentiquement préoccupé par les dangers inhérents à la stase, il finit sa carrière sous les traits d'un conservateur pensant moins à maintenir l'histoire en mouvement qu'à sauvegarder ou à retrouver un type de vie plus humain, fondé sur des valeurs traditionnelles, dans lequel il pourra y avoir des histoires d'hommes et de femmes, mais où il n'y aura plus d'Histoire. Pour l'anti-utopiste, l'histoire reconquise n'est que le chemin vers une autre utopie. C'est particulièrement évident dans *Nineteen Eighty-Four* puisque Winston est très précisément attiré par l'époque édouardienne que Goldstein et Orwell représentent comme un sommet de la civilisation britannique, presque un Age d'or. Dans *Coming Up for Air* déjà le héros a l'impression que dans sa jeunesse, avant 1914, c'était toujours l'été, et dans son livre Goldstein écrit: "The world of to-day is a bare, hungry, dilapidated place compared with the world that existed before 1914, and still more so if compared with the imaginary future to which the people of that period looked forward" (*NEF* 193-194). Ainsi l'époque édouardienne est dans l'histoire ce qui s'est fait de mieux et elle soutient presque la comparaison avec la cité idéale. Il est donc révélateur que ce soit elle qui sous-tende la nostalgie de Winston — c'est bien le paradis terrestre qu'il recherche. Comment expliquer dès lors qu'un homme qui a l'intention de défendre l'histoire et pour qui l'utopie est un cauchemar soit incapable d'élaborer autre chose que ce qui se révèle à l'analyse être un nouveau système utopique et que son imagination reste assujettie à une vision de l'Age d'or? En fait dans son combat pour l'histoire, le contre-utopiste orwellien est gêné par plusieurs composantes de son caractère et de sa pensée qui poussent à l'utopie. D'abord le mythe du prolétariat révolutionnaire et rédempteur qui mettra fin à l'histoire et rétablira l'égalité du communisme primitif entre tous les hommes. Ensuite sa nostalgie pour les époques et les civilisations (qu'il croit) peu industrialisées et par conséquent beaucoup plus stables. En 1939, Orwell écrit deux essais importants, l'un sur Dickens, l'autre sur les magazines pour enfants ("Boys' Weeklies") où il décrit, dans certains passages, la vie dans l'Angleterre victorienne et édouardienne selon Dickens et Frank Richards. Il ne reprend pas les descriptions à son compte, néanmoins on sent qu'elles suscitent en lui une profonde mélancolie. Dans l'essai sur Dickens il évoque les conclusions des

romans de ce dernier où le héros, devenu riche, s'installe dans une vieille demeure pittoresque pour mener une existence où "everything is safe, soft, peaceful... Nothing ever happens, except the yearly childbirth. The curious thing is that it is a genuinely happy picture" (CEJL 1: 448).

Un peu plus tard, dans "Boys' Weeklies", tableau de l'atmosphère régnant dans une *public school* vers 1910 : "Everything is safe, solid and unquestionable. Everything will be the same for ever and ever" (CEJL 1: 473). C'est très exactement l'atmosphère que l'on retrouve brièvement dans certaines scènes qui se déroulent dans la chambre de M. Charrington. Après cela, comment ne pas réagir contre une utopie de fer en imaginant un nouvel Eden plutôt qu'en proposant une philosophie de la vie dans laquelle il faudrait se réjouir du flux du temps et accepter les aléas de l'histoire?

Ce qui nous conduit à examiner ce qui est, par delà les données caractérielles ou idéologiques que nous venons de voir, véritablement à la base de la contestation anti-utopique d'Orwell et de son très inattendu dénouement. Le grand problème des anti-utopistes (qui est donc celui d'Orwell), le plus grand problème de tous les hommes, à l'exception peut-être de quelques *condottieri*, c'est qu'ils doivent avoir le sentiment que l'humanité est en marche vers un endroit précis et agréable, que l'histoire n'est pas cyclique ou linéaire, mais segmentaire, c'est-à-dire que comme tout segment elle a un bout, une fin, et que cette fin sera heureuse. Il y a, profondément enracinée dans la plupart d'entre nous —héritage judéo-chrétien repris et sécularisé par toutes les idéologies progressistes depuis des siècles— l'idée du bonheur en tant que droit imprescriptible, ce qui explique que "l'âge de fer étant coextensif à l'histoire, chaque époque s'emploie à divaguer sur l'âge d'or"<sup>19</sup>. Dans *Nineteen Eighty-Four* c'est l'utopie elle-même, issue de fausses promesses, qui est un âge de fer, ce qui n'a pas suffi à invalider l'idée de bonheur et c'est ce qui rend compte de la démarche idéologique du roman: une insupportable utopie, la tentation de l'histoire et malgré tout le refuge dans une nouvelle utopie à visage apparemment humain —quitte à s'apercevoir plus tard qu'elle est, à sa manière, tout aussi intolérable que la précédente.

Parce que, comme le fait encore remarquer Cioran, l'être humain ne peut s'empêcher d'associer le bonheur, qui est "l'invraisemblable"<sup>20</sup>, au devenir, il est condamné à être toujours déçu et donc à faire et défaire inlassablement les utopies. Il y a ainsi chez les hommes un mouvement de va-et-vient constant entre l'histoire et l'utopie dans une vaine quête pour un impossible bonheur. L'anti-utopiste est parmi eux et Orwell ne pouvait faire exception à la règle, qui semble considérer comme fondamental (puisque'il l'inclut dans son appendice pour montrer comment la novlangue le dénaturerait) le passage de la déclaration d'Indépendance américaine où il est dit que la poursuite du bonheur est un droit inaliénable, et qui assure dans l'un de ses essais les plus connus que:

But the most essential thing in Swift is his inability to believe that life... could be made worth living. Of course, no honest person claims that happiness is *now* a normal condition among adult human beings, but perhaps it *could* be made normal (CEJL 4: 216-217).

De sorte que le réactif de l'histoire révèle qu'il n'y a pas d'anti-utopies. Il y a diverses formes d'utopies, rien de plus, et tant que l'homme persistera à croire que l'existence devrait être vécue avec un signe plus, il continuera à vouloir bannir de son univers la tragédie qui est, comme le dit Cioran, "paroxysme et quintessence

de l'histoire"<sup>21</sup>, à rechercher le petit bonheur qui est celui du dernier homme de Nietzsche, au risque d'aboutir à une tragédie plus horrible encore —une société intemporelle, homogène, parfaite à sa façon où "il ne demeure aucune tentative ou aspiration à penser davantage, à explorer de nouvelles possibilités, à formuler des critiques qui donneraient un nouveau point de départ vers un but imprévu"<sup>22</sup>, où, en d'autres termes, la liberté serait devenue inutile. En définitive désirer le lieu où il n'y a pas de ténèbres conduit toujours à la salle 101.

---

\* Cet article est la version remaniée d'une communication faite lors du colloque sur "George Orwell et la contre-utopie moderne" organisé à Cérigny-la-Salle en août 1984.

- 1 - Ou "fixiste" pour reprendre un terme de Raymond Ruyer dans *L'Utopie et les utopies* (Paris: PUF, 1950), 70. C'est selon A. Döblin que cite Ruyer, "un plan humain pour interrompre l'histoire, pour sauter hors de l'histoire et parvenir à une perfection stable".
- 2 - Gilles Lapouge, *Le singe de la montre* (Paris: Flammarion, 1982), 152.
- 3 - Thomas Molnar, *L'Utopie, éternelle hérésie* (Paris: Beauchesne, 1973), 24.
- 4 - Giorgio Locchi, "L'Histoire", *Nouvelle Ecole*, 27-28, (1975): 187.
- 5 - Bronislaw Baczko, *Lumières de l'utopie* (Paris: Payot, 1978), 127.
- 6 - *Ibid.*, 197-198.
- 7 - Pour J.C. Davis, "when politics stop, so does change. Perfection is not relative. The dynamic utopia is a myth". Voir "The History of Utopia: The Chronology of Nowhere" in *Utopias*, eds. P. Alexander et R. Gill (Londres: Duckworth, 1984), 10.
- 8 - "James Burnham and the Managerial Revolution" (1946) in *Collected Essays, Journalism and Letters*, 4 vols. (Londres: Secker & Warburg, 1968), 4: 179. Références ultérieures à ce titre abrégées en CEJL.
- 9 - *Nineteen Eighty-Four* (Londres: Secker & Warburg, 1974), 273. Références ultérieures à ce titre abrégées en NEF.
- 10 - Raymond Ruyer, *op. cit.* 76.
- 11 - C'est là l'opinion de George Kateb qui écrit dans *Utopia and its Enemies* (New York: Schocken Books, 1972), 119: "The antiutopian wish for events is a wish for unplanned and disruptive change, for something disturbing and hence memorable".
- 12 - Gilles Lapouge, *op. cit.*, 25.
- 13 - Benedetto Croce, *L'Histoire comme pensée et comme action* (Genève: Droz, 1968) 73.

- 14 - Tel est le nom que Croce donna finalement à sa pensée en 1939. Voir Carlo Antoni, *L'Historisme* (Genève: Droz, 1963), 123.
- 15 - Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire* (Paris: Gallimard, 1948), 345.
- 16 - "Always in your stomach and in your skin there was a sort of protest, a feeling that you had been cheated of something that you had a right to" (*NEF* 63).
- 17 - E. Zamiatine, *Nous autres* (Paris: Gallimard, 1971), 177.
- 18 - *The Road to Wigan Pier* (Londres: Secker & Warburg, 1973), 117-118.
- 19 - E.M Cioran, *Histoire et utopie* (Paris: Gallimard, 1960), 138.
- 20 - *Ibid.*, 56.
- 21 - *Ibid.*, 147.
- 22 - Molnar, *op.cit.*, 257.